

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Paul THURLER

Au Sikkim : trois jours à Maria-
Basti

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1937, tome 36, p. 85-87

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

AU SIKKIM

Le petit essaim de chanoines d'Agaune qui travaillent au Sikkim s'accroît peu à peu. Dans sa belle étude sur « La coopération de l'Abbaye de St-Maurice à l'œuvre missionnaire », M. le chanoine Bussard nous a conduits jusqu'à la « Terre promise » où il nous fait entrer avec nos premiers missionnaires, MM. Gianora et Fox, le 17 décembre 1934. A Noël 1935, M. Schyrr, venant de Bangalore, s'agrégeait au premier noyau ; l'automne de la même année fut marqué par l'arrivée de M. Rey, embarqué à Gênes le 27 octobre. Enfin, depuis quelques semaines, MM. Thürler et Rouiller, partis de Gênes le 12 février dernier, ont porté l'effectif de la petite communauté à six.

Entre la vieille Maison-Mère blottie au pied du rocher de Vérossaz, et ceux de ses fils qui œuvrent là-bas, au pied du Kachinjunga, les pensées et les cœurs ont noué des liens invisibles peut-être, mais forts, et lorsque les vaisseaux nous apportent un message, c'est toujours avec un cœur largement ouvert que la communauté d'Agaune écoute le lecteur qui en donne connaissance dans la chaire du réfectoire.

Aujourd'hui, amis, lisons ensemble le récit que nous fait M. Thürler, d'une visite à Maria-Basti, l'un des deux postes confiés à nos confrères.

L. D. L.

Trois jours à Maria-Basti

Deux heures de descente, en tenant mon cheval par la bride. Je croise quelques thibétains qui font « salam », j'écoute aboyer les chiens et clapoter les prières bouddhistes, et deux heures de montée à travers les rizières et les champs de maïs sur mon cheval qui, à bonne allure, franchit ces collines tabulaires qui vont en crescendo. Sur le sommet de l'une d'elles, l'église de Maria-Bästi et le presbytère. M. Rey, en blanc, sonne l'Angélus de midi. Une nuée de gamins entoure le nouveau Père.

Je ris en français et ils me répondent en népali. Pendant que mon cheval dévore des feuilles de bambous, M. Rey me montre son royaume. A travers les immenses troncs des cryptomerias et des rambans, dans le lointain caché dans le bleu, le chevauchement des collines à l'assaut de l'Himalaya. Encore plus loin, suspendu entre ciel et terre, les cinq sommets mystiques du Kachinjunga. A nos pieds, dispersées sur le flanc de la montagne, à moitié enfouies dans la forêt, de petites huttes de bambous. Ce sont les habitations des chrétiens, car à Maria-Basti nous sommes en terre chrétienne, et ce n'est qu'ici qu'on peut en comprendre tout le prix.

Par suite d'un accord avec le gouvernement, il n'y a que les catholiques admis par les Pères qui puissent habiter le village. Je me retourne : au centre du petit plateau qui couronne la colline, l'église toute simple de Maria-Basti et au centre le Très Saint Sacrement. Le soleil chaque jour lui fait une auréole et le soir, quand la montagne est toute noire, les constellations bien en ordre crient le béatitude. A côté du presbytère la fontaine, où des femmes voilées viennent jaser, et plus loin l'école avec les cris des enfants turbulents. Vers le soir, quand le petit plateau est désert, qu'on n'entend plus que le froissement des feuilles de bambous, que la montagne devient toute violette quand le soleil s'est enfoncé derrière Pédong, il semble qu'on découvre pour la première fois le silence et on comprend ce mystérieux appel que Charles de Foucauld a dû entendre au cœur du désert. D'un bond la nuit a tout rafflé. On allume les lampes pour lire complies, à l'heure où le léopard tourne autour des maisons « quærens quem devoret ». Le cuisinier s'en va vers sa hutte avec son falot ; on s'enroule dans une couverture et on s'allonge sur sa natte. Les anges gardiens veillent.

Le lendemain.

M. Rey me propose une visite aux chrétiens du haut. C'est sur la colline voisine. On monte : à cinquante mètres en-dessous l'église, le presbytère, les chemins, les arbres se composent. On monte encore : les gens et les animaux comme des jouets. A la fontaine, la femme du couturier n'est qu'un point rose, et toutes les rizières du bas comme une peau de zèbre. Des gueules de chiens enragés qui s'apaisent peu à peu. On est arrivé. On nous fait asseoir

cérémonieusement sous l'auvent de chaume. Comme je ne comprends pas la langue, je souris et je regarde toute la création autour de nous. Des vaches et des veaux sous un toit de bambous, comme en voit sur les tableaux des primitifs italiens. Des poules avec leurs poussins, des brebis et des agneaux, et des enfants à demi-nus, sales, effarés, qui sortent de tous les coins. Comme la mère est malade et qu'elle demande une médecine, nous entrons. L'intérieur est culotté comme une vieille pipe, car la fumée n'a pas d'issue et il me faut deux bonnes minutes pour distinguer la malade sur une natte. La fille aînée, en nous tournant le dos, nous prépare le thé. Le beau-fils assis par terre, avec force gestes, raconte un procès qui doit être captivant, car j'observe la malade qui était à l'agonie à notre arrivée, à présent se dresse sur sa natte et à chaque instant coupe la parole au beau-fils. Finalement il y a toute une compagnie autour de la malade, depuis la grand'mère qui fume la cigarette, jusqu'au dernier moutard qui piaille de son panier de bambous. Les mouches bombillent autour de nos verres à thé. Sur nos têtes des touffes de maïs et de millet. Quelques images chrétiennes, hélas ! de fort mauvais goût, tapissent les parois de terre battue. Mais tout cela c'est du pittoresque qui amuse l'œil un moment, mais à côté de nous il y a des frères et des sœurs qui ont nos joies, nos misères, qui ont surtout la même croyance, la même espérance, et c'est cela qu'au bout d'un moment nous sentons intensément. Quelle leçon de pauvreté, d'abnégation, d'acceptation, ces braves gens venaient de nous donner.

Et le lendemain, un dimanche, en voyant arriver ces gens longtemps avant la messe, ayant marché plus d'une heure pour venir communier, en les entendant chanter le Kyrie, sur un ton que je n'ai entendu qu'à la Chartreuse, en voyant leur piété humble, j'étais déjà récompensé de tous les sacrifices que comporte la vie d'un missionnaire.

Deux heures de descente en tenant mon cheval par la bride... et la remontée avec Pédong.

Paul THURLER